

Introduction

On s'étonnera, peut-être, de trouver inscrit en tête de ces pages le nom de Mgr Duchesne. Elles ne rappellent en rien les travaux que cet érudit de génie, ce glorieux enfant de la Bretagne, a consacrés à *l'Histoire Ancienne de l'Eglise* et aux *Fastes Episcopaux de l'Ancienne Gaule*, pour ne parler que de ses deux œuvres maîtresses ; mais l'auteur de ce petit livre a pensé qu'il était de son devoir de lui témoigner sa gratitude, en dédiant à ses mânes pieux, selon l'expression de l'épigraphie latine, ces modestes études qu'il daigna encourager de son vivant.

C'est que l'éminent directeur de l'Ecole Française d'Archéologie de Rome, si sévère dans la critique des textes et dont la science, nettement séparée de la tradition qu'il respectait, n'admettait que des faits avérés et certains, n'était pas l'ennemi de ce qu'on nomme aujourd'hui *la petite histoire*. Il comprenait fort bien que les miettes de cette histoire fussent présentées sous une forme pittoresque, agréable et attrayante. S'il est vrai que les travaux de pure érudition doivent être le privilège des savants et de toutes les personnes ayant bénéficié d'une haute culture intellectuelle, le public moyen, un peu supérieur, en somme, au grand public, prend, de nos jours, un intérêt assez vif et un plaisir non déguisé à se familiariser avec les siècles passés. L'histoire étant un éternel recommencement donne, à tout ce qu'on évoque avec probité et exactitude, un regain d'actualité qui, le plus souvent, n'est pas fait pour déplaire.

Ce qui inquiétait Mgr Duchesne, ce qui l'irritait parfois, quand le sujet était grave ou d'importance et quand il était présenté avec une

apparence scientifique, c'était ce mélange de vrai et de faux, du certain et de l'incertain, produit hybride et dangereux d'un document apocryphe et d'un texte authentique ; il ne voulait pas, en un mot, qu'on unît l'histoire à la légende ; mais il ne voyait aucun inconvénient à ce que l'étude du passé fût présentée sous une forme aimable, « La petite histoire, disait-il un jour, aide beaucoup à faire aimer l'autre, la grande. »

Il m'a donc paru juste de dédier à sa mémoire ces quelques pages, bien modestes, relatives à un pays qui lui était très cher. Il déplorait que l'histoire de Saint-Malo ne fût pas encore écrite : « Il faut, disait-il avec force, dans une allocution prononcée à Saint-Malo, en 1920, devant les membres de la Société Archéologique de cet arrondissement, il faut que vous écriviez une histoire qui ne soit pas un enchevêtrement de grimoires et de légendes, mais un livre bien conçu, bien ordonné, accessible à tous les lecteurs. »

Puisse le vœu de Mgr Duchesne se réaliser bientôt !

On sait aussi combien il aimait sa petite patrie.

Elle est bien connue et même populaire dans toute la contrée, cette maison de la Cité, en Saint-Servan, appelée *les Côtières*, où le grand historien venait, chaque année, de juillet à octobre, passer ses vacances, lorsqu'il était directeur de l'Ecole de Rome.

M. René Doumic, saluant à l'Institut la mémoire de l'auteur des *Origines du Culte Chrétien*, rappelait avec quelle joie Mgr Duchesne aimait à voir fumer la cheminée de son cher et modeste logis de Saint-Servan. Ancien corps de garde datant du milieu du XVIII^e siècle, cette maisonnette sans confort est admirablement exposée en plein sud et domine le merveilleux estuaire de la Rance. La villa, toute blanche avec ses persiennes jaunes, a pour accès un étroit chemin de ronde ; près de l'entrée, deux lauriers-tins, trois sapins et un petit figuier ombragent une tonnelle étroite⁽¹⁾.

C'est sous cette charmille ou salle verte que Mgr Duchesne se plaisait à recevoir quelques amis fidèles et discrets ; c'est là que, souvent, dans l'abandon d'une intimité qui connut toujours de respec-

(1) Cf. Etienne Dupont : *Mgr Duchesne chez lui, en Bretagne*, Rennes, 1922, in 8°.

tables réserves, j'eus l'honneur de m'entretenir avec lui des anciens marins de Saint-Malo et de Saint-Servan et surtout de la cité des corsaires. Ce fils de marin aimait beaucoup la mer, ceux qui vivent sur elle et près d'elle. Il leur empruntait même parfois leur langage imagé, non seulement dans ses conversations particulières, mais encore dans ses allocutions d'académicien... de province : « Au temps de la marine à voile, disait-il, peu de mois avant sa mort, quand un navire approchait du port de Saint-Malo, on le voyait progressivement diminuer sa voilure ; entré dans les Passes, ayant bientôt laissé à bâbord le phare du Grand-Jardin, il serrait ses perroquets et se trouvait sur rade : l'ancre tombait... Dimanche dernier (15 août 1920), j'ai serré mes perroquets et j'entends déjà la voix qui commandera : mouille ! »

Quelque temps après, ayant entendu à Rome, le 21 avril 1922, la voix qui fait trembler les vivants, Mgr Duchesne était inhumé au cimetière du Rosais, en Saint-Servan, presque en vue de sa maisonnette de la Cité.

On appelle, quelquefois, ce cimetière le *Cimetière des corsaires*, parce que plusieurs marins, ayant pris part à la course sous la Première République et le Premier Empire, y furent enterrés. Leurs tombes ont presque toutes disparu.

Ce champ du repos est charmant ; au pied du cimetière, qui s'incline sur une falaise peu élevée, s'étend une petite grève de cailloux roulés, que crèvent, par endroits, des têtes de rochers couverts de goémons et d'algues marines. On comprend à merveille que les corsaires du XVIII^e siècle aient choisi cet endroit, empanaché de beaux arbres, pour y dormir leur sommeil au bruit de la mer expirant sur les galets. Mgr Duchesne se trouve ainsi, côte à côte, avec ces braves marins dont il exalta toujours la vie aventureuse et souvent héroïque, il insistait et avec force pour qu'on n'oubliât point que Saint-Servan avait donné, lui aussi, son lot de corsaires ; mais, toujours véridique, il ajoutait : « Pas si nombreux, bien sûr, que ceux de la *parvenue*. »

La parvenue ! c'était, bien entendu, la ville voisine et rivale de Saint-Servan : Saint-Malo.

Elle était, en effet, parvenue au comble de la prospérité et à l'apogée de sa gloire, quand, de 1680 à 1716, ses vaisseaux sillonnaient les mers et revenaient au port avec des cargaisons « à en couler ».

Or, chose étrange, comme l'histoire de Saint-Malo, celle de *la course* est encore à écrire ; elles sont, d'ailleurs, ces histoires, si intimement liées l'une à l'autre ! Elles se confondent, pour ainsi dire, surtout depuis le XV^e siècle. Sans doute, les hauts faits des corsaires, leurs voyages, leurs prises, leurs aventures ont été l'objet de nombreux travaux et on ne compte pas les abordages qui ont été décrits par tant d'auteurs, avec plus de littérature que d'exactitude et de vérité ; ces études sont, en général, très insuffisantes ; l'une d'elles, la meilleure peut-être, a servi de thèse à un professeur ; mais elle a trait, surtout, à Duguay-Trouin et aux bombardements de Saint-Malo par les flottes anglaises⁽²⁾. L'ouvrage le plus documenté, qui s'appuie sur des textes authentiques et qui donne aux lecteurs toute garantie de sécurité, sort de la plume de M. Dahlgren, conservateur de la Bibliothèque Royale à Stockholm⁽³⁾. Plusieurs études, émanant d'écrivains locaux, ne sont pas non plus négligeables ; mais il serait nécessaire de les faire passer au crible d'une critique sérieuse, sinon sévère.

L'ouvrage que j'offre aujourd'hui au public n'a même pas la prétention d'être une contribution à une histoire de la course à Saint-Malo ; ce n'est qu'un essai de reconstitution, dont le théâtre et les dates extrêmes sont nettement délimités ; j'en ai écarté, de propos délibéré, les grandes figures de Duguay-Trouin et Robert Surcouf. Elles ont été l'objet de travaux si nombreux que l'on tomberait dans des redites, si l'on parlait encore de ces marins, bien que le sujet soit loin d'être épuisé ; mais rien n'est plus ennuyeux que le rabâchage en fait d'histoire.

J'ai tout simplement tenté de faire revivre un peu les corsaires de Saint-Malo, plus particulièrement ceux qui opéraient de 1680 à 1730.

(2) Abbé M. J. Poulain : *Duguay-Trouin et la Cité Corsaire*, Paris, Didier, 1882.

(3) *Voyages français à destination de la mer du Sud* (1695-1749), par E. W. Dahlgren : Nouvelles archives des missions scientifiques, t. XIV, Paris, Imp. Nat, 1907.

Qu'étaient le commerce et le négoce entre ces dates ? Comment vivaient les capitaines-marins, les négociants et les armateurs, à la fin du règne de Louis XIV ou au commencement de celui de Louis XV ? Quels étaient leurs mœurs, leurs habitudes, leurs sentiments religieux et patriotique, l'esprit qui les animait envers le roi ? Que savons-nous de leurs hôtels et de leurs logis ? Quelle était leur attitude à l'égard de leurs équipages et de leur personnel domestique ? Trouve-t-on chez eux des escrocs et des aigrefins ? Quels furent, à l'apogée de la gloire et de la fortune de Saint-Malo, les principaux monteurs ou brasseurs d'affaires ? Quels furent les châtiments de ceux qui se montrèrent rebelles au roi ?

Voilà autant de questions auxquelles j'aurais bien voulu répondre. Il appartiendra au lecteur de dire si j'ai approché un peu d'un but que je n'ai jamais eu l'ambition d'atteindre.

Etienne Dupont

Chapitre Premier

*Coup d'œil sur le vieux Saint-Malo / La ville et le port, d'après
les anciens voyageurs / L'essor du commerce et de l'armement /
Le rôle des Malouins dans la Compagnie des Indes Orientales /
Les hôtels des corsaires et des négociants / Extérieur et intérieur de
leurs maisons / Décoration des appartements / Ameublements /
Gentilhommières et manoirs de campagne*

On a souvent comparé Saint-Malo à un navire prêt à s'élancer vers le large ; l'image est, sans doute, un peu hardie et même forcée, mais elle donne une impression assez voisine de la réalité. Ensermée dans son corset de granit, dominée par une flèche, ajourée et élégante qui jaillit, tel un mât, des toits, des cheminées et des pignons aigus des maisons, entourée par les flots qui se pressent dans le large estuaire de la Rance et dans sa baie aux récifs innombrables et aux îles charmantes, rattachée à la terre ferme par une dune longue et étroite, appelée le Sillon, que des élargissements successifs ont convertie en une digue que protègent des brise-lames et en quais bordant un vaste bassin, la ville de Saint-Malo figure assez bien un vaisseau dont l'étrave va fendre la mer.

Primitivement c'était une île, *Saint-Malo de l'Isle*, disent les anciennes chroniques, car c'est à la mer que les Malouins rapportent tout ; c'est par mer que survient son premier apôtre ; il débarque d'une auge en pierre, après avoir célébré la messe sur le dos d'une baleine ; à l'église, les tableaux représentent des scènes de la vie de la marine : on voyait jadis, sur une vieille toile, un équipage miraculeusement préservé d'un gigantesque serpent de mer ou d'un poulpe énorme, aux monstrueux tentacules. Le croquemitaine des enfants est

une guenon, rapportée des colonies par un matelot ; un jour, la bête s'échappe ; elle emporte un petit enfant sur un toit, l'y promène et le balance dans le vide au-dessus d'une corniche. On prie *Notre-Dame de la Grande Porte* et la guenon rapporte doucement le garçonnet à sa mère épouvantée ; une gargouille qui domine la Poissonnerie rappelle encore, de nos jours, le miracle de la Moûne. Rien ne change ou change si peu à Saint-Malo. Les habitants passent, leurs demeures restent ; c'est un peu comme partout, mais leurs logis subsistent plus longtemps qu'ailleurs ; il n'y a que leurs dernières demeures qui ont disparu : ces anciens cimetières, aux noms si pittoresques, le *cimetière des Ecailles*, dont les remblais étaient formés d'écailles d'huîtres et de moules, le *cimetière du Dieu de Pitié*, où s'élevait une petite chapelle en l'honneur du Christ des Miséricordes, le *cimetière d'A haut*, à la partie supérieure du rocher, ont été successivement nivelés par les accroissements successifs de la cité ; depuis la Révolution, Saint-Malo dépose ses morts dans la banlieue.

On a dit d'une ville d'Angleterre, Oxford je crois, que si l'un de ses habitants du XIV^e siècle ressuscitait et était transporté dans un des faubourgs, il n'aurait pas besoin, pour retrouver sa maison, de demander son chemin à personne. Sauf en ce qui concerne les asiles de la mort, rien n'est plus vrai pour Saint-Malo. La Révolution, qui a bouleversé tant de choses, a passé sur la ville sans y laisser des traces profondes ; elle fut, aussi, moins sanglante qu'ailleurs : le Premier Empire ranima *la Course*, le XIX^e siècle apporta quelques changements à la cité et le XX^e s'y est livré à d'heureuses transformations si désirables au point de vue de la santé publique et de l'hygiène ; mais le *vieux Saint-Malo* a la vie dure ; il n'a pas disparu, comme tant d'autres villes de France avec l'Ancien Régime. Ses monuments, publics et particuliers, témoignent fièrement encore de son grand passé. De temps en temps, une idée mauvaise germe dans un cerveau trop moderne ; on propose d'écarter les remparts, d'y percer une porte, de supprimer une échauguette ; mais le Malouin est jaloux de la gloire de ses ancêtres ; il exige qu'on respecte les lieux où ils sont nés, les rues par lesquelles ils se rendaient à l'école et les églises où ils ont prié. On regrette seulement de ne plus lire au coin des rues ces

noms si pittoresques qui s'alliaient si bien aux vieilles choses : la rue du *Chat qui danse*, la rue du *Tambour Défoncé*, la rue de *la Crevaille*, où se trouvait une hôtellerie réputée. Cela cadrerait à merveille avec les vieilles maisons de bois et de verre, aux portes de chêne, artistement sculptées, que les heurtoirs et les marteaux, chefs-d'œuvre de ferronnerie, ébranlaient à l'appel des visiteurs. Ici, le château des Bigorneaux surplombait de guingois une étroite venelle ; là, un majestueux hôtel Louis XIV présentait sa façade sévère et symétrique ; telle maison possède encore une cheminée de grand style ; telle autre un magnifique plafond aux moulures puissantes et aux lambris élégants. Il faut meubler par l'imagination ces pièces immenses dont la hauteur atteint quatre mètres et la longueur quinze, dont les murs étaient décorés de tapisseries de haute lice ; des consoles dorées s'avançaient entre les fenêtres dont les volets intérieurs, ornés de filets d'or, se mariaient harmonieusement avec les tentures en velours d'Utrecht. Sur l'époque où Saint-Malo était le plus splendide, on possède des documents précis, des inventaires notariés, par exemple, qui démontrent combien était fastueuse et florissante *la Cité des Corsaires*. Les caves à double étage regorgeaient d'approvisionnements, de vins et probablement de pièces mexicaines et espagnoles ; elles pouvaient aussi servir d'abri à la population, quand les flottes anglaises arrosaient copieusement la ville de leurs bombes dévastatrices et de la pluie de fer et de feu de leurs machines infernales. On aime à évoquer dans ce cadre les habitants des siècles passés, dont certains voyageurs nous ont rapporté les mœurs et les coutumes : un seigneur de Bohême, Léon de Rosmital, les visitait en 1465 : « Sam-malo, écrivait-il, est si voisin de la mer, que les jours de tempête, les ondes salées soulevées par le vent pénètrent à l'intérieur et se répandent en poussière sur les places. On y entretient des chiens qui, la nuit venue, font l'office de veilleurs et circulent en courant dans la ville ; ces animaux, détachés de leurs chaînes, sont féroces et ceux qui se hasarderont à sortir de chez eux quand ils sont lâchés, s'exposeraient à être mis en pièces⁽⁴⁾. » Un autre voyageur, Dubuisson-Aube-

(4) *Bibliothek des Literarischen Vereins*, Stuttgart, 1844.

nay, s'exprime ainsi dans son *Itinéraire de Bretagne*, de 1636 : « Les Malouins vivent splendidement et délicieusement ; le poisson y est à vil prix et les huîtres n'y coûtent rien ; le gibier d'eau y est à très bon compte. Il y a vins français venant par la rivière de Seine et la côte de Normandie. Plus particulièrement ils boivent du vin de Gascoigne et d'Espagne, rouge et blanc. Ils lavent leurs draps et linge à la mer qu'ils disent fort blanchir et nettoyer plus que l'eau douce. Voilà pourquoi, après les avoir bien lavés, étendus et égouttés à l'eau de mer, ils les relavent d'eau douce. Les femmes communément belles, blanches et grassettes sont de visage doux, mais de petite stature, elles sont hault chaussées, fort honnêtes et pudiques. Les hommes sont plus grossiers, *moribus maritimis* ; mais beaucoup ont voyagé et par ce moyen poli leur esprit. La ville, toute petite qu'elle soit, porte 20.000 habitants⁽⁵⁾. »

Il n'est peut-être pas inutile de dire quelques mots sur son château ; il a joué un certain rôle dans la vie de plusieurs corsaires ; le roi les y faisait enfermer quand ils transgressaient ses ordres ; lorsque l'infraction était grave, il les envoyait à la Bastille ; on en trouvera un exemple dans cet ouvrage.

Pour bien comprendre l'emplacement, la disposition et l'architecture du château de Saint-Malo, il faut se rappeler qu'il fut primitivement un ouvrage de surveillance et non de défense ; il n'était pas destiné à protéger la ville contre l'ennemi extérieur, mais bien à le maintenir dans le devoir ; c'était le rôle unique du donjon. Il se compose d'une énorme tour en fer à cheval, aux murs épais, d'un granit au beau grain ; il est couronné de mâchicoulis ; son toit, sous lequel court une galerie, est chevauché par deux tourelles de guet, gracieusement accouplées. Une vaste salle occupe chaque étage. C'est là et quelquefois au petit donjon, jolie tour fine et crénelée qui

(5) Exagération certaine : la ville de Saint-Malo qui compte aujourd'hui avec sa banlieue 14.000 habitants, en avait environ 13.000, dans son enceinte, au commencement du règne de Louis XIV.